

## Jeanne CHEULA : Hier est proche d'aujourd'hui (extrait)

### *Et ce fut Pâques. Pâques 1962 !*

Je retrouve mes impressions écrites ce matin-là, le dernier dimanche de Pâques à Oran: « Pourquoi, ce matin, nos cloches ne sont-elles pas à l'unisson de celles qui, partout, sonnent l'allégresse de la Résurrection ? Sur cette route douloureuse où depuis huit ans s'achève l'Algérie française, entre des ruines et des tombeaux, il y a eu pourtant des jours d'espoir, et nos cloches ont sonné, un printemps de mai, pour un Alléluia de Résurrection, une promesse ! Aujourd'hui, il ne reste que des rêves obstinés et le souvenir des jours heureux ».

Comment, ce matin, faire provision de foi et de courage?

Il pleut et, pour cette fête de la lumière, tout est gris, voilé. Pas d'électricité. À la cathédrale, on a allumé tous les cierges de la veillée pascale et on entend la messe dans une demi-obscurité.

Comment avons-nous « tenu le coup » à partir de ce moment-là, je me le demande souvent.

« Tenir le coup », c'était le petit miracle qui se renouvelait chaque jour et chaque jour devenait plus incertain. Faire acte de confiance en écoutant les bulletins d'information était bien difficile; on ne pouvait plus dire qu'un jour de passé était un jour de gagné ! Nous nous endormions recrus de fatigue et d'émotions, mais il n'y avait plus de nuits paisibles. Au bruit des patrouilles circulant en ville, aux explosions s'ajoutaient maintenant les tirs et les canonnades en Ville Nouvelle. Les règlements de comptes entre le F.L.N. et le M.N.A. ne se comptaient plus et ils étaient terriblement meurtriers.

J'écrivais le 29 avril: « Les bruits rassurants de la maison qui s'éveille me font oublier les angoisses de la nuit. Les enfants savent encore rire, ils prennent bruyamment leur petit-déjeuner. Nous faisons le ménage. Gestes cent fois refaits, qui paraissent dérisoires lorsque des menaces aussi lourdes pèsent sur chaque journée qui commence. .. Tous ces humbles détails de la vie, on les enregistre, ils prennent déjà des airs de souvenirs ! »

En cette fin du mois d'avril, le beau temps s'installait, il faisait déjà chaud. Mais il n'était plus permis d'en profiter : plus de promenades, plus de plage, les joies les plus simples nous étaient refusées.

Les allées et venues entre Grancher et Oran étaient si difficiles (bouclages de quartiers, huile et clous répandus aux carrefours) que, pour épargner aux chauffeurs des trajets dangereux, je fus obligée d'y rester à midi et de déjeuner avec mes collègues. Sur cette route de Misserghin, sauvage mais si belle en cette saison, le trafic était à peu près inexistant. Que de morts derrière ces haies de cyprès ou de roseaux qui abritaient les vignes! On risquait de se faire arrêter par des barrages militaires et conduire au camp d'Arcole ou à Ardaillon, où la brutalité des gardes mobiles n'avait pas de limite, ou par des barrages F.L.N., qui tuaient ceux qu'ils arrêtaient ou les envoyaient dans des camps de mort. Il y avait (on l'apprit par la suite) un camp de concentration près du Petit Lac pour tous les gens enlevés. Certains y étaient fusillés; d'autres, gardés comme otages; d'autres, saignés à blanc.

Le 9 mai, une horrible découverte vint confirmer cette rumeur de prisonniers saignés à blanc. Une patrouille militaire trouva dans un abattoir du quartier musulman, pendus à des crochets, quarante et un corps blancs comme linge, vidés de leur sang. La loi coranique interdit aux Musulmans de donner leur sang. Alors, pour procurer du sang frais à leurs hôpitaux, les fellaghas saignaient les Européens enlevés. Ceux qui, par miracle, échappèrent à leurs bourreaux ont vu les suppliciés attachés les bras en croix et leur vie s'en aller peu à peu. On les saignait aux poignets. On abandonnait ensuite les cadavres exsangues au bord des routes ou bien dans les abattoirs.

On découvrit ainsi plusieurs charniers d'Européens un peu partout dans l'Algérois. Il n'est pas facile de raconter l'horreur ! Tout ce que nous avons vu, ce qui a été vécu autour de nous au début de ce terrible été 1962, est à peine croyable.

Devant les exactions de plus en plus violentes commises délibérément contre la population d'Oran, le Conseil de l'Ordre des avocats écrivit une protestation solennelle contre cette violation quotidienne des règles les plus élémentaires de l'humanité et du citoyen. Elle n'eut guère plus d'effet qu'elle n'eut de réponse. Elle est au moins une preuve flagrante qu'il n'y a aucune exagération dans ce que tous ceux qui les ont vus ont raconté sur les derniers événements des derniers jours d'Oran.

Dans le même temps, on publia la lettre écrite après les accords d'Évian par les associations d'Action catholique d'Oranie, et je cite les principaux passages de ce texte auquel nous avons applaudi de tout cœur, sachant bien dans quel souci de vérité il avait été rédigé.

... « Le cessez-le-feu qui a été signé à Évian a pu apparaître comme la fin d'un drame qui est notre drame depuis plus de sept ans. Pour nous, militants d'Action catholique ou responsables d'œuvres sociales en Algérie, nous savions que le cessez-le-feu serait la mise à feu de notre pays. Car, depuis deux ans, pour ne pas remonter plus loin, nous avons senti qu'avec une ténacité calculée, toute la politique gouvernementale voulait la rupture et, pour ce faire, mettait au point une propagande, une information, une action qui auraient pour résultat de dresser les Musulmans et les Métropolitains contre les Chrétiens ou les Européens d'Algérie...

Nous avons été les uns témoins, les autres victimes de répressions arbitraires et d'arrestations qui atteignaient ceux-là même qui cherchaient par tous les moyens à créer ici la compréhension, la sympathie et l'amitié. Prêtres, médecins, responsables du Secours catholique, simples pêcheurs de la Marine, chefs d'entreprises agricoles ou industrielles ont peuplé les camps d'hébergement; l'unique reproche à leur faire étant d'avoir acquis, par leur mission ou leur œuvre, un large rayonnement en milieu musulman: cette influence gênait...

Cela ne suffisait pas. Il fallait que la rupture soit sanctionnée par le « heurt des communautés », pour reprendre une expression gouvernementale. C'est alors qu'eurent lieu des provocations de bandes inorganisées, une centaine de garçons pour Oran. Elles s'attaquaient aux Musulmans, et ce furent des scènes de violence dont la presse s'est empressée de dire qu'elles étaient « des explosions de racisme ». Hélas! La réalité était tout autre puisque, tandis que la police surveillait d'un œil bienveillant ces scènes odieuses, de « braves Pieds-Noirs », au risque de leur vie, protégeaient les Musulmans qu'ils considéraient comme leurs amis...

Une dernière phase naquit. Puisqu'une organisation secrète se mêlait de remettre de l'ordre là où l'État souhaitait le désordre, elle devait devenir le bouc émissaire de tous nos maux, alors qu'il suffisait de lire les tracts distribués régulièrement aux citoyens pour savoir que jamais, il n'y fut question d'appels au meurtre ou à la violence. Pour avoir méconnu la vérité, pour avoir accepté la politique du « bouc émissaire » au lieu de s'informer sainement et de chercher à connaître par l'intime le drame qui se jouait ici, pour avoir condamné avant d'avoir satisfait à la vérité et à la justice, nous considérons que l'Église de France partage avec le pouvoir une part de responsabilité dans les événements qui, de plus en plus, ensanglantent cette terre...

La violence n'a jamais rien résolu et, ici, nous qui savons le prix de la violence, nous en sommes convaincus plus que quiconque. Mais la violence ne naît jamais spontanément; elle est la réaction d'un amour qui se voit refusé, d'une justice qui se sent lésée, d'une vérité qui se sent bafouée. Ce qu'aujourd'hui l'Église de France semble nous refuser, c'est son amour. Et ce que le gouvernement nous a déjà refusé, c'est la justice et la vérité. Ne condamnez donc pas cette violence avant d'avoir dénoncé les causes qui l'ont motivée ».

Les nouvelles du bled étaient aussi mauvaises que confuses. À la suite des accords d'Évian, les petits groupes de protection des villages avaient été enlevés en même temps qu'on retirait les armes aux Européens. L'armée s'en allait, qui devait faire respecter les prétendues garanties « des biens et des personnes »; en fait, on ne garantira même pas l'exode. Le F.L.N. régnaient en maître, pille, rançonne, menace et tue des familles entières de Musulmans fidèles. Comment assurer les récoltes qui, justement cette année, s'annonçaient magnifiques ? Bien peu eurent le courage de rester.

Avant de fermer leurs églises et de les vider de tous les objets sacrés, qui auraient été voués au sacrilège, les curés de plusieurs paroisses à l'ouest d'Oran organisèrent le départ et le recasement de quelques

familles. L'exode commençait: pour beaucoup, sans argent et sans savoir où... Pendant qu'on achevait d'écraser Alger où, d'après un article de l'Aurore, c'était « l'horrible alternance des tueries », Oran devint le dernier bastion de la résistance. « Ces gens doux et accueillants », parce qu'ils ne voulaient pas mourir, se sont battus jusqu'au bout. On espérait que l'armée interviendrait, qu'il y aurait un ultime sursaut. Nous comptions aussi sur la Légion... En fait, à part quelques ralliements dans les rangs de l'O.A.S., la Légion se préparait à quitter Bel-Abbès. Elle y fêta Camerone une dernière fois. Et on réquisitionnait, pour l'armée, cadres et containers!

Il y eut un jour une affiche sur certains murs : « En mai, fais ce qui te plaît ». Et puis au-dessous, avec une caricature du général Katz, ces mots: « Verboten. À Oran, tout est défendu ». Pourtant, on y vivait encore. On avait promis un blocus affameur, cela n'effaroucha personne. On avait fait des réserves, on s'aidait mutuellement, on partageait; les jours de bouclage étaient si fréquents ! Les marchés étaient de moins en moins bien approvisionnés. Peu ou pas de légumes. Les Musulmans ne venaient plus; parfois, à leur étal, une femme ou un enfant les remplaçait; alors on se servait et une personne de bonne volonté recueillait l'argent de la vente. Nous n'avions pratiquement plus de lait frais. Les bonnes restées fidèles à leur patronne n'osaient plus venir travailler. C'est à ce moment-là que nous avons souvent gardé Aïcha pour éviter qu'elle soit arrêtée ou malmenée en route. Alors elle passait de longues heures à parler avec Geneviève sur la terrasse, commentant tristement des événements qu'elle subissait comme nous sans les comprendre. Une misère de plus en plus grande régnait dans les populations musulmanes réduites au chômage.

Dans les lycées, les grandes classes faisaient grève, toujours à la suite d'attentats meurtriers et pour des protections toujours refusées. On ne savait d'ailleurs pas si les examens auraient lieu; les renseignements que donnait la radio étaient confus et contradictoires.

**Geneviève** révisait sans entrain son deuxième bac. Plusieurs de ses camarades étaient partis passer leurs examens en France. Farouchement, elle refusa d'en faire autant, et je n'étais sans doute pas assez convaincue moi-même pour arriver à la décider.

L'insécurité était sur les bancs même des petites écoles. Comment travailler quand, tout à coup, en pleine étude, une fusillade un peu plus violente obligeait tout le monde à se coucher sous les tables? C'est ce qui s'était passé dans la classe de **Jean-Michel**.

Et puis on fixa les vacances officielles au 31 mai. C'était fini, il y eut une dernière classe aussi émouvante que celle de 70 (1): « Allez-vous-en! ». On distribua aux enfants les livres de bibliothèque, et puis les écoles flambèrent les unes après les autres.

Le 11 mai, l'archiprêtre Carmouze, soixante-dix-sept ans, fut arrêté et conduit au camp d'Arcole avec quatorze autres personnalités : des chefs de service, trois médecins et notre aumônier d'A.C.I. (2), le chanoine Daugé. Pas de motifs si ce n'est, pour le chanoine Daugé, de s'être opposé à la profanation de l'église Saint-Louis un jour de bouclage et d'avoir, d'officier à officier, dit au général Katz son indignation en face de tels procédés.

L'archiprêtre Carmouze fut rendu trois jours après à ses paroissiens et reçu à la cathédrale avec des témoignages d'affection bien émouvants. Mais le chanoine Daugé et le docteur Laborde restèrent trois longues semaines prisonniers dans des conditions particulièrement pénibles. En soignant et en encourageant les détenus, le Père devint l'âme du camp.

Il y eut à Oran, pendant ce mois de mai, plus de deux cents enlèvements, ce qui signifie beaucoup, beaucoup de familles en deuil, s'épuisant en recherches vaines et douloureuses entre les camps d'Arcole et Ardaillon, sans parler des camps de mort F.L.N., dont on ne pouvait approcher. Lorsque les fusillades et les tirs de mortiers se calmaient, c'était pour faire place aux sirènes des pompiers et des ambulances. On ne parlait que d'encombrement à la morgue ou au cimetière.

Tant de misères et de détresses sous un ciel aussi radieux étaient encore plus poignantes, comme certains sourires sont plus tristes que des larmes. La poste à côté de chez nous était fermée. On ne distribuait plus le courrier, il fallait aller le chercher au centre de tri à Saint-Charles ou dans des centres de fortune installés

dans les halls de cinéma. À la grande poste, il y avait un embouteillage monstre de colis. Par paquets de deux ou trois kilos, les gens expédiaient à des parents ou des amis en France, les choses auxquelles ils tenaient le plus et, dans le même temps, retiraient tout leur argent des caisses d'épargne.

Comment résister à tant de chocs inhumains? Toutes ces épreuves avaient raison des nerfs et des santés. Alors l'O.A.S., qui jusque-là, avait demandé aux gens de ne pas partir, leva l'interdiction, et les départs de femmes et d'enfants s'accéléchèrent.

---

Notes :

1 - Dernière classe en Alsace évoquée par Alphonse Daudet dans ses Contes du lundi.

2 - A.C.I. : Action Catholique Indépendante.

*Jeanne Cheula née en 1914 à Montbrison (Loire) est arrivée en Algérie à l'âge de 15 ans. Elle y termine ses études. Mariée à un commissaire de police, elle l'accompagne dans ses différentes affectations, lui donnant sept enfants, tous Pieds-Noirs. Rapatriée dans son village natal, c'est avec talent et sincérité qu'elle évoque, dans plusieurs ouvrages, sa propre histoire et celle de l'Algérie.*